

Discours à l'Assemblée générale de l'AUFELF,
Paris-Sorbonne, 3 décembre 1990.

L'AUFELF revient à Paris pour célébrer ses trente ans. Mais elle n'y revient pas seulement pour une fête. En effet, durant les trente dernières années, et surtout depuis l'Assemblée générale de Marrakech en 1987, elle a vécu d'importants événements qui lui imposent, sous peine d'obsolescence, de s'adapter, de réfléchir et de prendre des orientations nouvelles. Je veux parler des Sommets francophones de Paris, de Québec et de Dakar.

L'AUFELF s'est réjouie de ce grand redémarrage, qui lui est apparu comme une reconnaissance de la vision prémonitrice et des objectifs lointains de ses fondateurs. Elle a aussi compris, et cela dès sa réunion de Marrakech, qu'elle devait s'inscrire dans la stratégie renforcée de la Francophonie mondiale, qu'il fallait que l'Association devînt ou fit naître l'Université de la Francophonie, pour la mettre au service du grand ensemble qui prenait corps. À cette Université naissante et d'un type particulier, elle a donné un nom : Université des réseaux d'expression française (UREF). Le mot « réseaux » en exprime la spécificité.

[...]

Sans que s'arrête l'action sur le terrain, le Conseil d'administration se fixa dès lors deux objectifs prioritaires à atteindre avant nos retrouvailles d'aujourd'hui. Le premier était d'adapter les statuts de notre Association à notre nouvelle mission, désormais reconnue. Ce fut un travail long, obscur, parfois difficile, mais indispensable. Notre Assemblée aura à se prononcer à ce sujet.

L'autre objectif, tout aussi essentiel, était de lancer l'Université naissante dans sa tâche naturelle d'Université : celle de réfléchir sur l'ensemble dont elle est l'émanation, de manière à bien le servir au-dedans et au-dehors. Ce fut, il y a quelques semaines, le Colloque ou le Séminaire tenu à l'Arche de la Fraternité. Deux formules résumant, l'une et l'autre, la préoccupation fondamentale et ambitieuse des organisateurs et des participants : « En quoi la Francophonie fait-elle signe au monde ? » ou encore : « Pour un grand dessein francophone ». Le nom et la modernité du lieu où se tenait le Colloque sont aussi de bons révélateurs des sentiments qui nous animaient.

J'ai eu l'honneur de présider le Comité Scientifique qui a préparé ce colloque : j'ai aujourd'hui le devoir, redoutable et peut-être impossible, de vous en rendre compte.

[Remerciements]

Le sujet était ambitieux, l'endroit était stimulant, le ton était bien donné, l'organisation efficace et les participants ont fait preuve d'un effort incessant de lucidité, c'est-à-dire d'un souci de ne pas se voiler la face devant les difficultés auxquelles est confronté le monde francophone. A-t-il des atouts, des spécificités ? Comment affrontera-t-il et même sera-t-il capable d'affronter et de résoudre les formidables inégalités et les graves problèmes qui existent en son sein ? A-t-il vraiment quelque chose à dire, à proposer, un exemple à donner aux autres grands ensembles et au monde ? Son unité est-elle ou non de façade ? Comment les autres le voient-ils ? Le prennent-ils au sérieux ? A-t-il les moyens de ses discours ? Pour le dire simplement, le souci premier fut de ne pas tourner autour du pot.

À côté de cette attitude, un sentiment opposé : l'enthousiasme, la certitude que nous avons vraiment quelque chose à dire, des tâches grandes et exaltantes à accomplir, des moyens importants à mettre en œuvre, des atouts majeurs. L'espérance, antidote du réalisme.

J'ajouterai à ces deux composantes une forte impatience d'aller de l'avant, en tentant de rejeter toute nostalgie stérile, toute autosatisfaction risible, toute autocritique larmoyante, toute cogitation votive.

[...]

Réalisme, ferveur, dynamisme, accueil et ouverture : voilà quelques notes d'atmosphère.

Les *Actes* du Séminaire de l'Arche seront publiés. Cela me dispense de vous infliger ici un compte rendu analytique qui ne pourrait être que décousu. Procédons autrement.

[...]

N'y a-t-il pas quelque immodestie à prétendre que quelque deux cents universitaires et chercheurs, réunis pendant tout juste deux jours, seraient en mesure d'élaborer des prescriptions que les grands de ce monde n'auraient plus ensuite qu'à appliquer ? Que l'on se rassure : nous étions, nous sommes modestes. De manière réaliste et pragmatique, il s'agissait d'entamer un processus de réflexion collective — qui se poursuivra dans maints autres forums — visant à injecter un peu de sens dans un monde qui en est de plus en plus dépourvu.

Pourquoi choisir la Francophonie pour une telle réflexion ? Parce qu'elle réunit un ensemble de peuples qui, malgré tout ce qui les sépare, ressentent que le fait de parler la même langue crée entre eux une réelle solidarité et leur donne une force. Une solidarité qu'il faut à tout prix préserver, tant sont rares, en cette fin de siècle caractérisée par la dissolution de l'être au profit de l'avoir, les manifestations d'une volonté de vivre ensemble. Or, en dehors des religions, de plus en plus menacées par les dérives intégristes, existe-t-il des liens non marchands plus forts que ceux tissés par l'usage d'une langue parlée. Une force qu'il faut aussi préserver, car l'ensemble des peuples en cause, s'ils se tiennent ferme ensemble, peuvent bien davantage pour servir les hommes que ne le peut chacun d'entre eux séparément, fût-il le plus puissant.

Pourquoi maintenant ? J'ai déjà dit que notre mission universitaire nous l'imposait. Mais il y a plus. En Europe, l'ordre de l'après-guerre vient de s'effondrer et les deux blocs de l'Ouest et de l'Est, antagonistes pendant quarante-cinq ans, se rapprochent désormais à vitesse accélérée, reconstituant ainsi l'unité du Nord, même si les risques de déflagrations dans plusieurs pays de l'Est et d'implosion de l'empire soviétique perturbent ce nouvel ordonnancement. Dans le même temps, les pays industrialisés de moins en moins dépendants des matières premières du Sud, à l'exception notable du pétrole, ont tendance à abandonner à son triste sort une partie du tiers-monde en situation de naufrage, et donc incapable de fournir des marchés solvables. Logique à courte vue, logique suicidaire pour tous.

Plus largement encore — l'écologie nous le crie de plus en plus fort — le monde est un. Destruction de la couche d'ozone, effet de serre, famine, désertification, pollution des airs, des terres et des eaux, marées noires, pluies acides, déchets radioactifs ou toxiques, autant de phénomènes organiquement liés aux modes de développement, prédateurs du milieu naturel, qui ont cours au Nord comme au Sud. Ce Sud dont la démographie galopante (la population africaine sera multipliée par cinq au milieu du siècle prochain) est à la fois l'une des conséquences du sous-développement et le principal danger pour l'environnement.

[...]

Dans cette vision, l'ensemble francophone qui, par sa localisation dans les deux hémisphères et sur les divers continents, constitue une sorte de condensé des problèmes et des espoirs de l'humanité, paraît bien constituer un laboratoire sans équivalent pour mettre les ressorts de la solidarité de la langue et de l'union de ses peuples au service d'une prise de conscience et de comportements à portée universelle.

Tel était, brossé à grands traits, le cadre conceptuel, lié au moment historique exceptionnel que nous vivons, dans lequel se sont déroulés les travaux du Séminaire de l'Arche. Les propos inauguraux tenus par M. Alain Decaux, Ministre de la Francophonie, montrèrent bien que cette manière de voir était partagée. Face à de tels enjeux, on comprendra que ces travaux aient seulement commencé à tracer un sillon et à identifier des chantiers. En escomptant un effet « boule de neige » dont la première étape devrait être l'actuelle Assemblée générale et les Assises de la Francophonie universitaire.

Forte de son outil linguistique et de sa volonté, je dirais même de sa nécessité d'union, vivant aujourd'hui en son sein les problèmes les plus généraux et les plus graves qui se posent aux habitants de la Terre, la Francophonie a-t-elle des ressources

propres qui lui permettent de proposer des solutions exemplaires et de susciter l'espérance des hommes ?

Nous avons écouté d'abord les non-francophones, qui étaient nos hôtes, pour mieux nous définir nous-mêmes.

Un exemple parmi d'autres. Pour le Suédois Jean-Christophe Oberg, la langue française est « une force motrice, subversive, déstabilisatrice pour tout ce qui est tyrannie, dictature de droite ou de gauche, une langue pour tous les dissidents du monde, qui y ont toujours trouvé une force intellectuelle et politique, dévastatrice pour quiconque va à l'encontre de la *liberté* ».

[...]

Cette « façon de voir le monde » s'étend au domaine scientifique. Le physicien Jean-Marc Lévy-Leblond, évoquant le contrôle démocratique du développement technoscientifique, constate : « Les questions, telles que je viens d'essayer de les poser, sont posées dans cette langue et dans cette culture ; à ma connaissance, elles ne le sont pas dans d'autres traditions culturelles, et elles sont très difficilement comprises, en particulier de nos collègues anglo-saxons ».

En résumé, dans la symbolique mondiale des signes, c'est toujours à la liberté, aux droits de l'homme, à la démocratie, même scientifique, à la révolte contre l'injustice qu'est associée la Francophonie.

[...]

Fut évoquée ensuite l'image complémentaire que la Francophonie veut donner d'elle-même : celle d'un ensemble ouvert sur les autres, faisant du multilinguisme et du multiculturalisme deux de ses valeurs-clés. Il faut bien reconnaître que ce discours est loin de « faire signe » aussi fortement.

[...]

Et Christian Valantin pose franchement le problème de fond, en des termes montrant qu'il est loin d'être résolu : celui de la coexistence entre le français comme langue véhiculaire et les langues nationales. « En plus du français, il y a deux mille langues en Francophonie, et le problème préoccupant du rapport du français à ces langues fait à la fois l'objet d'une réflexion et d'une action en milieu francophone ».

[...]

Antonio Coimbra Martins fait en tout cas remarquer que « l'un des effets pratiques dans la définition du concept de Francophonie, c'est d'avoir amené la création du concept de Lusophonie », et l'un des participants au Séminaire signalait que la constitution espagnole fait mention, comme référence particulière en matière de politique étrangère, aux pays de l'Hispanophonie.

Peut-il y avoir renforcement des actions conjointes des différentes « phonies » latines telles que celles que mène l'Union Latine ? L'histoire et la géographie plaident dans ce sens. L'histoire, c'est un passé commun d'essaimage, par la colonisation, du français, de l'espagnol et du portugais, principalement en Afrique et dans les Amériques, et la création de solidarités qui, chacune à sa manière, regroupent pays du Nord et du Sud. La géographie, c'est la nécessité, dans la construction européenne, d'équilibrer culturellement un Nord germanique par un Sud latin.

[...]

Cette ouverture sur la latinité d'aujourd'hui, sur la synchronie, ne doit pas nous dissimuler la richesse de la pensée et des leçons héritées de la latinité ou de la romanité diachronique. Oublions un instant ce pauvre latin et retournons plutôt à Rome en prenant de bons guides. Je vous en propose deux, Français l'un et l'autre.

D'abord le regretté Georges Dumézil² qui, dans son immense exploration comparative du monde indo-européen, a montré que l'originalité latine, pour des raisons à jamais introuvables, avait été de transformer la mythologie et l'épopée des ancêtres en histoire, les dieux et les héros en êtres humains, de penser et d'enseigner que la destinée des hommes est entre leurs seules mains, de créer l'espace du profane à côté de celui du sacré.

Mon second guide serait Claude Nicolet, grand connaisseur de la République romaine et de ses institutions, qui nous a enseigné, mieux que quiconque, ce qu'était un citoyen romain, ce qu'était la *res publica* et son nécessaire et difficile équilibre avec la *res privata*.

Ce que ces deux universitaires ont si bien analysé, ce fut, spécialement dans les pays latins, et surtout en France, notre pain quotidien d'éducation et de culture. Pour beaucoup, manger de ce pain fut peut-être inconscient mais en fait, jusqu'il n'y a guère, tous en ont consommé. Les plus conscients, de Machiavel à Montesquieu, y ont forgé leur pensée politique et sociale, et donc la nôtre. La Révolution française fut fascinée par la *Res publica* et les spécialistes des institutions romaines furent un temps les précepteurs des jeunes démocraties. Nous avons ainsi appris la nécessité des équilibres entre le sacré et le profane, nécessaires l'un et l'autre à l'homme, entre les intérêts privés et les devoirs publics. Les ruptures qui se produisent sous nos yeux, les malheurs qui frappent aujourd'hui certains groupes humains n'ont pas d'autre cause que l'oubli des leçons romaines. Beaucoup trop de détenteurs du pouvoir n'ont pas lu – hélas pour eux et leurs peuples ! – les bons livres.

[...]

Dans un monde en déséquilibre, en danger et en attente, la Francophonie est sommée de passer aux propositions et aux actes et de les rendre conformes à son génie propre, celui qu'elle proclame et celui qu'on lui reconnaît, sans quoi tous les discours ne seront, comme dit Céline, que « des raclures d'arguments à l'assaut de rien du tout ».

Il y a d'abord des refus obligatoires à proclamer. Refus de l'économisme, refus des intégrismes, refus du massacre de la planète, refus du repli, refus des hégémonismes. Plus simplement, tous ces mots en -isme ne sont que les variantes d'un mot que tout le monde comprend : il faut refuser l'égoïsme.

Mais dire non n'est pas tout.

Quand on a la prétention de faire signe à la planète, il faut agir en n'oubliant pas que si les déclarations d'amour ont bien du charme, seules comptent, en définitive, les preuves d'amour. Si trois ou quatre milliards d'hommes font l'objet de déclarations sur les droits de l'homme sans jamais être des sujets actifs de leur progrès, si, sur les 900 milliards de dollars que nous dépensons chaque année pour le militaire nous n'arrivons pas à en grappiller un petit pourcentage pour le développement, si les études scientifiques sur l'économie et l'écologie n'ont qu'un succès d'estime, nous aurons échoué. Si les actes ne suivent pas les paroles nous n'aurons fait que jouer avec une pacotille mise au goût du jour, mais aussi dangereusement éphémère que l'ancienne.

En revanche, – et c'est pour moi l'idée essentielle du Colloque – si la Francophonie vient à prendre, en son sein d'abord, de nouveaux chemins, elle aura bien servi tous les hommes et elle aura, une fois encore, infléchi et marqué leur histoire, histoire qu'il serait dangereux et naïf de considérer comme finie.

Certes, l'Université de la Francophonie a un rôle important à jouer dans cette action. Plus elle sera unie, mieux elle sera tissée, plus la Francophonie disposera d'un des potentiels qui lui sont indispensables. Mais c'est d'abord les États qu'il faut à la fois interpeller, encourager et effrayer sur quelques sujets.

De toute évidence, les institutions actuelles du mouvement francophone, dont les plus importantes sont les Sommets périodiques des Chefs d'État et de Gouvernement, et l'Agence de Coopération Culturelle et Technique, ces institutions ne semblent pas encore adaptées aux objectifs à atteindre. Je n'entrerai pas ici dans les détails de ce diagnostic, mais je dois signaler que le Séminaire a clairement posé ce problème.

D'autre part, la Francophonie ne peut exister sans un considérable effort financier, très supérieur à celui qui est actuellement consenti. Pour que cet effort soit possible, les pays les plus riches devront notamment utiliser l'argent public, c'est-à-dire l'argent des gens. Il faudra donc que les gens y consentent. En démocratie, ce consentement ne sera obtenu que si, par ses objectifs et l'espérance qu'elle suscite, la Francophonie devient populaire, selon le mot de Bettina Laville. Ce sera difficile parce que, une fois encore, l'ennemi, en chacun de nous, sera l'égoïsme à courte vue. Chaque citoyen sera près de ses sous : les petits et les moyens parce que nos démocraties ont fait de l'insatisfaction une vertu, les plus riches parce qu'il n'y a pas, hélas !, de certificat obligatoire d'aptitude pour accéder à la richesse.

Il y aura aussi le narcissisme collectif. Huxley nous a enseigné que c'est à la veille de leur fin que les civilisations sont le plus aveugles et le plus autosatisfaites. C'est à ce moment-là qu'elles refusent le plus de voir les dangers qui les guettent de l'intérieur et de l'extérieur, c'est-à-dire les masses impatientes, puis agressives.

Il faudra donc beaucoup expliquer, convaincre, séduire, faire peur, proposer, rassembler pour prévenir les erreurs et aller plus vite que les autres dans la bonne voie.

L'Université de la Francophonie, je l'ai dit, peut y contribuer largement avec les Chefs d'État et de Gouvernement, mais dans la liberté qui lui est nécessaire. L'Université, par la voix et la voie, *vox et via*, de l'AUELF-UREF, a une ambition. Avec ce que le mot comporte de noble et de modeste, de revêche et d'affectueux, l'AUELF-UREF pourrait être, avec d'autres, dans tous les sens du terme, une véritable institutrice (à la fois fondatrice et éducatrice) du grand dessein de la Francophonie.

Il y aura aussi le narcissisme collectif. Huxley nous a enseigné que c'est à la veille de leur fin que les civilisations sont le plus aveugles et le plus autosatisfaites. C'est à ce moment-là qu'elles refusent le plus de voir les dangers qui les guettent de l'intérieur et de l'extérieur, c'est-à-dire les masses impatientes, puis agressives.

Il faudra donc beaucoup expliquer, convaincre, séduire, faire peur, proposer, rassembler pour prévenir les erreurs et aller plus vite que les autres dans la bonne voie.

L'Université de la Francophonie, je l'ai dit, peut y contribuer largement avec les Chefs d'État et de Gouvernement, mais dans la liberté qui lui est nécessaire. L'Université, par la voix et la voie, *vox et via*, de l'AUELF-UREF, a une ambition. Avec ce que le mot comporte de noble et de modeste, de revêche et d'affectueux, l'AUELF-UREF pourrait être, avec d'autres, dans tous les sens du terme, une véritable institutrice (à la fois fondatrice et éducatrice) du grand dessein de la Francophonie.

Il y aura aussi le narcissisme collectif. Huxley nous a enseigné que c'est à la veille de leur fin que les civilisations sont le plus aveugles et le plus autosatisfaites. C'est à ce moment-là qu'elles refusent le plus de voir les dangers qui les guettent de l'intérieur et de l'extérieur, c'est-à-dire les masses impatientes, puis agressives.

Il faudra donc beaucoup expliquer, convaincre, séduire, faire peur, proposer, rassembler pour prévenir les erreurs et aller plus vite que les autres dans la bonne voie.

L'Université de la Francophonie, je l'ai dit, peut y contribuer largement avec les Chefs d'État et de Gouvernement, mais dans la liberté qui lui est nécessaire. L'Université, par la voix et la voie, *vox et via*, de l'AUELF-UREF, a une ambition. Avec ce que le mot comporte de noble et de modeste, de revêche et d'affectueux, l'AUELF-UREF pourrait être, avec d'autres, dans tous les sens du terme, une véritable institutrice (à la fois fondatrice et éducatrice) du grand dessein de la Francophonie.

Il y aura aussi le narcissisme collectif. Huxley nous a enseigné que c'est à la veille de leur fin que les civilisations sont le plus aveugles et le plus autosatisfaites. C'est à ce moment-là qu'elles refusent le plus de voir les dangers qui les guettent de l'intérieur et de l'extérieur, c'est-à-dire les masses impatientes, puis agressives.

Il faudra donc beaucoup expliquer, convaincre, séduire, faire peur, proposer, rassembler pour prévenir les erreurs et aller plus vite que les autres dans la bonne voie.

1. *Liège Université*, Printemps 1991, pp. 40-45.

2. G. Dumézil est l'objet d'un article dans le présent recueil pp. 13-16.